



Date : 24/07/12

Philippe Caubère, le fou de Marseille

Rédigé par Jack Dion

Quel rapport y a-t-il entre l'écrivain André Suarès, qui était plutôt classé à droite, et **Philippe Caubère**, qui se réclame de la gauche révolutionnaire ? Marseille. Cela donne un spectacle du Off d'Avignon intitulé « **Marsiho** », nom provençal de Marseille.

Philippe Caubère aime à célébrer les grands méconnus, les oubliés de l'Histoire rejetés derrière le rideau de la célébrité. Lors du festival d'Avignon 2011, il avait rendu hommage à André Benedetto, fondateur du Off au **théâtre** des Carmes, avec « Urgent Crier ! ». Cette année, toujours dans le même lieu, rebaptisé théâtre des Carmes André Benedetto, **Philippe Caubère** joue « **Marsiho** » (nom provençal de Marseille), titre du livre éponyme d'André Suarès (1868/1948), génie de la littérature méprisé de son vivant et négligé depuis.

Qui connaît encore André Suarès ? L'un des anciens patrons de « L'Equipe », Robert Parienté, homme qui aimait autant le sport que la littérature, lui consacra un livre enthousiaste. C'est d'ailleurs grâce à cet ouvrage qu'un autre Marseillais d'origine, Caubère, découvrit à la fois un auteur majeur passé à la non postérité et un regard rappelant son propre passé, lui dont le grand-père fit fortune à la Bourse de Marseille et dont le père fut le dirigeant d'un grand groupe huilier local.

A priori, pourtant, André Suarès et **Philippe Caubère** se situent aux deux extrémités du Vieux Port. Alors que ce dernier navigue dans les eaux agitées de la gauche de la gauche, Suarès, qui fut l'un des fondateurs de « La Nouvelle Revue Française », avec André Gide, Paul Claudel, et Paul Valéry, préférait les eaux calmes des Océans classés à droite. Par parenthèse, un de ses petits neveux n'est autre que Renaud Muselier, élu Ump de Marseille. Mais entre Suarès et Caubère, outre des valeurs qui transcendent les clivages politiques, il y a au moins un point commun : l'amour de la cité phocéenne.

Marseille est à Suarès ce que Lisbonne est à Fernando Pessoa. Le poète jette pourtant un regard ambivalent sur cette ville. Il l'aime et il la déteste - ou plutôt il la déteste car il l'aime trop. Il va jusqu'à dire : « De toutes les villes illustres, Marseille est la plus calomniée. Et d'abord, Marseille calomnie Marseille. Chaque fois qu'elle tache à n'être plus elle-même, elle se gâte au miroir de sa lie ».

Ainsi parle Caubère qui se glisse dans les mots de l'écrivain comme on glisse ses pieds dans des chaussons, le soir venu. Il se fait tendre quand le poète chante la grâce inhérente à la cité ; amer quand il vitupère son amour de l'apparence (aujourd'hui, on dirait du « look ») ; fraternel quand il évoque les habitants du crû ; à la fois nostalgique et enthousiaste quand il faut entonner le chant du départ, car d'un port, il faut partir, ne serait-ce que pour mieux y revenir.

Deux heures durant, Caubère/Suarès fait revivre Marseille à travers une langue aux sonorités d'un doux et bel archaïsme. En creux se dessine la silhouette d'un auteur que l'on regrette de ne pas mieux connaître. On piaffe déjà à l'idée que Caubère entend aussi faire découvrir, d'ici peu, une autre facette d'André Suarès, celle de l'écrivain qui fut l'un des premiers à mettre en garde contre la montée du nazisme.